

LE SANG BLANC

— Polar —

ROMAN

LE SANG BLANC

Daniel ROUALLAND

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-312-0

À Marie-Dominique Valette

« J'ai ce me semble assez souvent fait voir [...] que les inclinations naturelles et les passions des hommes les font tomber dans l'erreur ; parce qu'elles ne les portent pas tant à examiner les choses avec soin qu'à en juger avec précipitation. »

Nicolas Malebranche, *De la recherche de la vérité*

1. LE JOUR SE LÈVE

Il est cinq heures, Castres s'éveille et Bill Joyce n'a pas sommeil. Il installe, à l'ancienne, le trépied de son appareil photo, son fidèle Leica M-P, au milieu du Pont Vieux, avec l'intention d'immortaliser les premières minutes de l'aube qui sortent, à contre-jour, les anciennes maisons de tanneurs de leur incognito : des bleues, des mauves, des vertes, des briques, des ocres, des brunes, des beiges, des grises s'accotant les unes sur les autres et se dédoublant dans l'Agout. Le rideau d'une historique journée se lève sur la belle endormie du Tarn, dans le décor, toujours un peu mystérieux, de la Montagne noire. Et ne peut-on pas penser, à la mode parisienne, que cette ville, irriguée par une rivière ayant servi autrefois aux tanneurs, chamoiseurs ou parcheminiers, offre sans doute un visage à deux faces, Janus rive droite et gauche, orientant encore inconsciemment le cours de son histoire politique.

Six heures. La carte postale, réinventée peut-être bientôt par le photographe d'art irlandais en villégiature de travail, s'anime bruyamment. Le grand Jaurès de pierre, au bout de la place portant son nom depuis 1925, même si beaucoup de Castrais s'obstinent à l'appeler Nationale ce qui, par parenthèses, en ce 14 juillet n'est pas trop inconvenant, semble diriger le bal naissant des balayuses municipales qui se doivent de faire place nette partout en l'honneur du défilé officiel. Au son des moteurs et au bruissement des balais se superposent les voix des employés qui se souhaitent le bonjour en forçant sur leur accent occitan pour se donner à entendre. Joyeuse mêlée sonore et matutinale au pays du rugby.

À quelques centaines de pas, sur le quai Tourcaudière, dans son Castelmoutou d'hôtel grand confort, à moitié nu dans son lit parce que la chaleur est déjà oppressante, Pascal Blaise intègre le bruitage cacophonique à son rêve nocturne trépidant comme sa coutumière vie parisienne.

Six heures trente environ, Philippine Monnat se lève en trébuchant dans sa chambre exiguë et surencombrée d'une HLM du quartier Villegoudou, au milieu de la rue Fuziès, sur la rive gauche de l'Agout donc. Sa fille Lisa ne vient-elle pas juste de rentrer ? Et de quelle virée nocturne ?

Sept heures sonnent au beffroi de l'abbaye Saint-Benoît, lointain souvenir de l'appel à la première croisade. Le belliqueux et pseudo nommé Plastron tente d'éclaircir sa voix de gros fumeur avant d'entonner l'hymne de la Légion étrangère, toutes fenêtres ouvertes :

Tiens, voilà du bouddin

Voilà du bouddin,

Pour les Alsaciens,

Les Suisses et les Lorrains.

Pour les Belges, y'en a plus,

Pour les Belges, y'en a plus.

Et jour de chance pour les voisins de palier si le héraut n'entre coupe pas les paroles du chant, de sonnerie de son clairon. La scène se passe dans la rue Émile Zola, pas loin de la sous-préfecture, sur la rive droite de l'Agout cette fois.

Sept heures trente, Amadéa Valensi, la belle et talentueuse avocate du barreau, arrivée de Toulouse, tard hier soir, au Castelmoutou, vient de passer sa nuit, blanche donc, sur le dossier d'une jeune castraise accusée de vols en série de mangas dans de nombreuses librairies de la région. Une cleptomane

en mal de culture ? Une chapardeuse méritante ? Elle n'a pas d'adresse fixe. Elle squatterait chez des amies.

*

Huit heures. Les nouveaux véhicules électriques et silencieux de la police municipale se déploient en éventail vers toutes les portes de la ville pour une discrète surveillance des populations : de la porte de l'Albinque d'où partira le défilé traditionnel jusqu'à celle du Trauc en vue de la place de la République où s'achèvera la cérémonie, sans négliger le Portail Neuf et La Tolosane puis la porte de Messourgues ainsi nommée à cause des mensonges, des fausses promesses des amants, dit-on. Ensuite, la vigilance s'élargira à la rive gauche, du pont Miredames au pont de Metz, en passant par la place Carnot et la place Soult : un quadrillage administratif de la vieille cité.

Ces déplacements, bien peu furtifs, des forces de l'ordre locales n'échappent pas à l'objectif grand-angle du photographe dublinois qui pratique, de son côté, une dérive quasi situationniste dans le dédale castrais.

On ne serait pas surpris non plus d'apprendre que Nauzière, un des chroniqueurs politiques de *La Dépêche*, rôde dans les parages. Le 14 juillet, en France, suscite toujours des passions, gaies ou tristes, et qui sont au fondement de la pratique journalistique des marronniers.